

## Le pourpre étrange de ses yeux

Jusqu'à aujourd'hui, personne n'avait soupçonné la présence de cette ruche au fond de ce buisson; et encore moins, ce que l'on pouvait y découvrir. Le hasard a voulu que Tom, mon corniaud de chien, termine sa course effrénée dans cette partie touffue du bosquet. Il poursuivait sa proie depuis un bon moment, la truffe flairant le sol, la respiration rauque. J'ai tenté de le suivre mais il court vite l'animal et bien sûr j'ai perdu sa trace. Je l'ai appelé plusieurs fois. Ma voix faisait écho dans la forêt. Comprenant qu'il s'était volatilisé, j'ai cessé de m'égosiller. J'ai erré un moment, l'oreille aux aguets et puis j'ai pris le sentier qui conduit au vieux moulin. J'y vais souvent me balader avec Tom. Il connaît bien cet endroit et ne manque jamais de patauger dans le ruisseau qui serpente en contrebas. C'est un coin prisé des pêcheurs et des randonneurs aux beaux jours.

En cette fin de février, j'étais bien le seul à traîner dans ce chemin boueux couvert de feuilles mortes. Un vent froid et humide me fouettait le visage et s'infiltrait à travers ma parka. Je m'arrêtais souvent et j'écoutais. Je n'entendais aucun bruit de poursuite ni d'aboiement. Seule la nature bougeait. Les arbres craquaient, les branches grinçaient. Je me disais que Tom saurait bien rentrer tout seul. Ce ne serait pas la première fois. Je m'apprêtais donc à bifurquer vers le chemin qui remonte jusqu'au village quand j'ai perçu une plainte, un gémissement sourd venant de quelque part, là-bas, dans les fourrés. Mes bottes s'enfonçaient dans le sol moussieux détrempe et j'ai du batailler contre les ronces qui formaient, à cet endroit, un mur presque infranchissable. Heureusement que j'avais des gants en cuir épais qui me protégeaient des épines. Enfin je l'ai aperçu. Tom gisait inerte près d'un tronc d'arbre. J'ai deviné ce qu'il lui était arrivé. Emporté par son élan, il n'avait pu éviter l'obstacle caché derrière le buisson. Je me suis précipité vers lui en criant:

- Tom, Tom!

Il m'a regardé, s'est redressé légèrement. Je lui ai tâté l'échine, massé la tête, inspecté les pattes.

Il continuait à gémir doucement. Comme je ne constatais aucune blessure apparente, je l'ai caressé longtemps pour l'apaiser. Il s'est relevé, a titubé légèrement. Il était groggy. Il a jappé en s'ébrouant bruyamment. Déjà, il allait mieux et j'étais rassuré.

- T'es un bon chien, lui ai-je dit en le grattant derrière les oreilles.

Je suis resté là un moment, immobile, ma main glissant nonchalamment sur sa tête. Je regardais, l'air pensif, l'énorme souche qui l'avait assommé. Je lui trouvais soudain une forme singulière. Assez haute, elle était percée de petits trous dans le bas et recouverte d'une large lauze. Ça ressemblait vraiment aux vieilles ruches d'antan. J'en avais vu sur une photo dans l'album familial. Mon grand-père posait fièrement à côté d'un dizaine de ces ruches. Il pouvait pavaner. C'est lui qui les avait fabriquées. Selon mon père, il avait passé de longues heures à découper des troncs de châtaigniers, à les creuser en cylindres réguliers, à tailler des clefs en bois de noisetiers pour les fixer en croisillons dans les trous à mi-hauteur, à faire des trous pour le passage des abeilles, à évider des encoches sur le dessus pour bien placer la lauze. Un vrai travail d'artiste.

Poussé par la curiosité, je me suis approché de la ruche et j'ai soulevé légèrement la pierre plate pour dégager une partie de l'ouverture. Je n'y voyais rien. Le tronc était profond et les parois s'étaient noircies avec le temps. Mais, j'en étais sûr, quelque chose venait de frémir tout au fond. Un souffle, une respiration. Alors, j'ai complètement enlevé la lauze. Elle était lourde mais j'ai réussi à la poser au sol. Par chance, le ciel s'était un peu dégagé et un maigre rayon de soleil éclairait le sous-bois. Alors, je les ai vus. Plusieurs serpents enchevêtrés les uns au-dessus des autres. Surpris, j'ai fait un bond en arrière et je suis tombé, les fesses dans les ronces. J'ai mis du temps à m'en dépêtrer et à me relever. Bravant le danger, je me suis penché de nouveau au-dessus du tronc. C'était un nœud de vipères. Elles étaient inertes, plongées dans une profonde léthargie et elles dégageaient une forte odeur. Craignant que la faible clarté n'excite leurs sens, j'ai vite refermé la ruche. J'ai sifflé Tom et je suis reparti en courant jusqu'au village.

Je devais avertir mon père, même si le retour des vipères devait ranimer dans sa mémoire le drame de son enfance. Ce jour terrible où son copain Joseph était mort dans ses bras. Ils avaient dix ans et il y avait beaucoup de vipères à cette époque tout autour de notre village. Elles nichaient un peu partout, dans les murets, le foin, les buissons. Les habitants s'en méfiaient.

Mon père et Joseph faisaient souvent des balades en vélo. Au cours d'une de leurs virées, Joseph,

qui pédalait comme un fou, n'a pu éviter une pierre sur le chemin. Il a culbuté dans les ronces, là où se trouvait une vipère. Elle l'a mordu profondément derrière le mollet. Mon père a hurlé, espérant alerter quelqu'un. Joseph gémissait de douleur. Sa jambe s'est mise rapidement à gonfler, son pied est devenu bleu. Il suffoquait. Quand les secours sont arrivés, Joseph venait de mourir. Tous les habitants du village et des alentours étaient sous le choc. S'en était suivie une chasse impitoyable contre les vipères jusqu'à l'éradication complète.

Le jour où mon père m'a fait le récit de cette histoire dramatique, je l'ai vu pleurer.

De retour chez moi, je n'ai pas eu besoin de lui donner beaucoup d'explications. Il a vite compris ce que j'avais découvert. Il s'est précipité dans le grenier. Je l'ai vu redescendre, l'air grave et déterminé, chargé d'un sac à dos d'où dépassaient un bâton et un crochet. Il m'a regardé et m'a dit:

- Tu vois, Sylvain, je savais bien qu'elles reviendraient un jour ces sales bêtes! Mais je te jure qu'elles ne vont pas faire long feu!

Ma mère, assise près de la cheminée, a vivement riposté:

- Mais qu'est-ce que tu comptes faire avec ton attirail, mon vieux, les tuer? Tu sais bien que c'est interdit. Les vipères sont protégées maintenant.

- Je le sais, bien sûr! Mais tant pis si je n'ai pas le droit. Tu préfères peut-être qu'un gosse se fasse mordre? Moi non. La vie d'un enfant a plus de prix que celle d'un serpent.

Contrarié, il a haussé les épaules dans un mouvement d'humeur et m'a fait signe de le suivre. Il s'est arrêté sur le pas de la porte et a crié à ma mère:

- On te laisse le chien. Empêche-le de sortir, c'est plus prudent.

Nous avons marché en silence jusqu'à la ruche. Dès qu'il l'a vue, il s'est arrêté et n'a plus bougé. Il est resté ainsi, quelques secondes, la bouche ouverte. Et puis très vite, il s'est mis à l'observer attentivement, à tourner autour, à tapoter ses parois.

- C'est bien ton grand-père qui l'a fabriquée. Tu vois, en haut, il a gravé ses initiales: P. A. Pierre Amouroux. Elle est en bon état et a drôlement bien résisté aux intempéries. Je me demande qui a pu la porter ici dans ces buissons! Quand il a arrêté l'élevage de ses abeilles, il a brûlé toutes ses ruches. Mais je me souviens qu'une année, on lui en avait volé une. Il était furieux.

Il n'a jamais réussi à trouver le coupable. Quand on aura sorti tous les serpents, on installera la ruche dans le jardin, en souvenir. Bon, tiens-moi la torche, je vais sortir la lauze.

Il a libéré l'ouverture et s'est penché au-dessus. Il a eu soudain un mouvement de recul:

- T'as raison, fiston, ça sent vraiment pas bon. J'ai l'impression qu'elles sont mortes. Éclaire bien le fond. Eh ben! Je n'en ai jamais vu autant dans si peu d'espace. On va voir si elles réagissent.

Il a ouvert son sac et m'a tendu un bâton. Muni de sa pince à crochets, il s'est appuyé sur le bord du tronc et a titillé un moment les vipères.

- Tu vois, elles ne bougent pas. On va attendre un peu. Le temps qu'elles se réveillent. Sinon, un coup de fumée suffira à les arracher de leur torpeur.

Mon père avait tout prévu. Il a sorti de son sac le vieil enfumoir de mon grand-père, y a mis une boule de papier, a craqué une allumette et l'a bourré de paille et de feuilles mortes. Un masque sur le visage, il m'a fait reculer.

- Écarte-toi, Sylvain, tu risques de suffoquer.

Il a actionné plusieurs fois le soufflet et dirigé l'appareil dans la ruche. Il a laissé la fumée pénétrer quelques minutes à l'intérieur et a déposé l'enfumoir sur la lauze.

- Ça devrait suffire. S'il n'y a toujours pas de mouvement, c'est qu'elles sont mortes.

Effectivement, il n'y avait aucun frémissement, aucun signe de vie. Alors, mon père les a extraites une à une avec sa pince. Il en a sorti six, toutes de couleurs différentes. Un panel de gris, de brun et d'ocre. Les mâles étaient les plus gros et les plus foncés. Je n'en avais jamais vu d'aussi près. L'occasion pour moi de les immortaliser avec mon portable.

- Ce ne sont pas des aspics, mais des péliades, me dit soudain mon père. Regarde, elles ont le museau arrondi et ont normalement les yeux rouges. Ce sont les mêmes que celle qui a mordu Joseph. Bon, je crois bien qu'il n'y en a plus.

J'ai baladé ma torche une dernière fois au fond du tronc pour vérifier. Deux points rouges me fixaient. Il en restait une et elle était vivante. Elle ondulait doucement et sa peau brillait sous mon faisceau lumineux. Les écailles sur son cou formaient une sorte de collier doré. Elle a senti le danger et s'est agitée nerveusement. J'ai fait signe à mon père. Le temps qu'il approche, la vipère s'était extirpée du fond de la ruche à une vitesse incroyable. Déjà, elle filait entre mes jambes.

Un objet brillant venait de glisser de son cou. J'allais le ramasser quand mon père s'est mis à crier:

- Mais bon sang Sylvain, prends ton bâton et assomme-là!

Je me suis alors enfoncé dans les buissons, lentement, à pas de sioux, en essayant de faire le moins de bruit possible. Je la discernais sous les branches dénudées. Brusquement elle s'est arrêtée et s'est mise en boule. La tête dressée, le cou dessinant un S, elle m'exhibait ses crochets, et sifflait, prête à l'attaque. J'ai armé mon bras mais j'étais incapable de frapper, paralysé par une onde mystérieuse. Ses yeux pourpres me foudroyaient, m'hypnotisaient. Des yeux de chats aux éclats phosphorescents. Mon père continuait à m'invectiver mais je ne l'entendais plus. J'étais ensorcelé. Je ne saurais dire combien de temps je suis resté dans cet état d'inconscience. Et puis, la vipère a baissé la tête en se déroulant en un long ruban et s'est faufilée agilement dans les fourrés. La voix furieuse de mon père a soudain résonné dans mes oreilles.

- Bougre d'âne! Pourquoi tu l'as laissée partir?

- Pour rien Papa. Peut-être qu'elle a simplement mérité de vivre.

Il a rangé son matériel en bougonnant et est reparti sans m'attendre. Moi, j'ai ramassé l'objet qui luisait dans la mousse. C'était un bracelet étrange en forme de serpent. Un bijou tout en or, ciselé d'écailles, la tête finement dessinée en triangle et les yeux sertis de rubis. Comme les yeux de la vipère, l'onde magique qui émanait de ces deux minuscules pierres précieuses me fascinait. Je ne sais pas si c'est le fruit de mon imagination, mais je crois bien, qu'à ce moment-là, j'ai entendu un sifflement derrière le buisson.